

Lemercier de Neuville, Louis
Les bureaux de placement

PQ
2337
L35B8



Pour les jeunes filles

LES

BUREAUX DE PLACEMENT



Pièce en un acte

1 Acte

Lemercier de Neuville

PREX : 50 CENTIMES

Majoration temporaire
100 %

Paris, LE BAILLY, Éditeur. 15, rue de Tournon

O. BORNEMANN, SUCCESSEUR

Tous droits d'exécution, de traduction et de reproduction réservés
pour la France et l'Étranger, y compris la Suède, la Norvège et le Danemark.

LE BUREAU DE PLACEMENT



PQ
2337
L35B8

LE BUREAU DE PLACEMENT

Comédie pour Jeunes Filles.

PERSONNAGES

M ^{me} BONNENVILLE, pla-	CATHERINE, bonne.
ceuse.	MARIE, bonne.
M ^{lle} LAFLEURETTE, cais-	M ^{me} LAMERTUME.
sière.	M ^{me} MERLUCHET.
FIRMINIE, bonne.	M ^{me} DUFRISON.
FRANÇOISE, bonne.	

La Bretonne, la Picarde, l'Alsacienne, la Normande,
bonnes de tous les pays.

Un salon bourgeois. — A droite un bureau, à côté une petite table avec papiers et registres. Chaises et fauteuils. Portes au fond, à droite et à gauche,

SCÈNE PREMIÈRE

(Toutes les bonnes entrent en foule et envahissent le salon. Elles parlent toutes à la fois et forment des groupes de deux ou trois personnes).

FIRMINIE.

Voyons, Mesdames, parlez moins haut, on ne s'entend pas. *(Les bonnes baissent la voix).*

FRANÇOISE, à Marie.

Alors, vous dites que vous n'avez jamais servi?

MARIE.

A Paris! Mais dans mon pays, j'ai été servante d'auberge.

LEMERCIER DE NEUVILLE.

FRANÇOISE.

Ca n'est pas la même chose, vous vous placerez difficilement.

MARIE.

A cause ?

FRANÇOISE.

Parce que vous ne connaissez pas le service.

MARIE.

C'est pas bien difficile ! J'sais faire la vaisselle, écurer les casseroles, balayer. Quoi faut-il de plus ? Je m'propose comme bonne à tout faire. Eh bien, je ferai tout !

FRANÇOISE.

Pauvre innocente ! Quand bien même vous auriez servi chez un bourgeois dans votre pays, vous ne feriez pas l'affaire chez un bourgeois d'ici. C'est que vous ne savez pas comme on est exigeant à Paris.

MARIE.

Ça se pourrait bien, mais j'suis pas feignante.

FRANÇOISE.

Je n'vous dis pas, mais ce n'est pas suffisant.

MARIE.

J'comprends, ils veulent de l'ouvrage bien faite.

FRANÇOISE.

Et il n'faut pas flaner ! Et puis, il y a bien d'autres choses : faut être polie, faut pas répondre aux maîtres quand ils vous grondent, faut être propre comme un sou, faut... faut... faut... enfin, il en faut tant, qu'une maîtresse de maison, si elle devenait domestique ne pourrait pas rester en place.

MARIE.

Ah ! Mais ! Ah ! Mais !

FRANÇOISE.

C'est comme ça ! Mais faut pas vous décourager,

nous avons toutes commencé comme vous. Venez avec moi, je vais vous donner des conseils pour n'être pas trop maladroite. Comment vous appelez-vous ?

MARIE.

Marie, Marie Torvache de la commune de Saint-Sabin, près de Morlaix.

FRANÇOISE.

Vous êtes Bretonne, nous sommes payses, je m'appelle Françoise. Venez, venez. (*Elles s'éloignent*).

CATHERINE, à *Firminie*.

Y avait plus moyen d'y tenir. Je leur z'y'ai rendu mon tablier.

FIRMINIE.

Dites la vérité, Catherine, ils vous ont donné vos huit jours.

CATHERINE.

A quoi voyez-vous ça, Firminie ?

FIRMINIE.

Parce que je vous connais, c'est pas que vous soyiez une mauvaise fille, mais d'abord vous avez la tête près du bonnet.

CATHERINE.

Dame ! J'aime pas qu'on me bouscule.

FIRMINIE.

Et puis, dites vrai, vous levez parfois le coude ?

CATHERINE.

Faut pas laisser perdre les fonds de bouteille.

FIRMINIE.

Puis, vous faites trop bien le marché.

CATHERINE.

Pour quelques sous que je marque en plus. Ça ne ruine pas les maîtres.

FIRMINIE.

Non. Mais ça vous fait perdre votre place.

CATHERINE.

Vous avez bien perdu la vôtre, vous !

FIRMINIE.

Oh ! moi, c'est différent ! Je n'ai pas tous ces petits défauts là... Je fais mon service comme on doit le faire.

CATHERINE.

Eh bien, pourquoi êtes-vous sans place ?

FIRMINIE.

Parce que je ne gagnais pas assez et qu'on n'a pas voulu m'augmenter.

CATHERINE.

C'est vrai que les maîtres ne paient pas cher.

FIRMINIE.

C'est notre faute, nous acceptons ce qu'ils nous donnent.

CATHERINE.

Y a pas moyen de faire autrement, on ne se placerait pas.

FIRMINIE.

Si, on se placerait, mais il faudrait s'entendre.

CATHERINE.

Comment ça ?

FIRMINIE.

Eh bien, si nous convenions entre nous que nous ne nous placerions pas moins de soixante francs par mois au minimum, et le vin en plus, les maîtres qui ont besoin de domestiques seraient bien obligés de mettre les pouces.

CATHERINE.

Oh ! moi je veux bien m'engager à ça. Mais les autres.

FIRMINIE.

Écoutez, Catherine, on peut bien essayer. Avant que la placière n'arrive j'ai envie de faire la proposition.

CATHERINE.

Oui! Oui! C'est une idée! (*Aux bonnes*). Dites donc! Écoutez! Firminie va faire une proposition! Venez ici! Écoutez bien. (*Les bonnes se rangent autour de Firminie*).

MARIE.

Une proposition! Qu'est-ce que c'est?

CATHERINE.

Taisez-vous! Vous allez le savoir.

FIRMINIE.

Voilà ce que c'est: Quand nous entrons en service, sommes-nous suffisamment payées? Trouvez-vous que vous gagnez assez?

TOUTES LES BONNES.

Non! non! Jamais assez!

FIRMINIE.

Voulez-vous gagner plus?

LES BONNES.

Oui! Oui

FIRMINIE.

Si l'on vous donnait soixante francs par mois et le vin en plus, seriez-vous contentes?

LES BONNES.

Oui! oui!

FIRMINIE.

Eh bien, pour cela, il n'y a qu'un moyen, c'est de nous syndiquer.

MARIE.

Syndiquer! Qu'est-ce que c'est que ça?

CATHERINE.

Taisez-vous!

FIRMINIE.

Quand on nous engage dans une place, c'est nous, n'est-ce pas qui débattons nos gages avec nos maîtresses. Eh bien, jurons ici que nous ne nous engageons pas avec elles à moins de soixante francs par mois.

CATHERINE.

Et le vin en plus!

FIRMINIE.

Comme nous aurons toutes le même chiffre, les maîtresses ne trouvant plus de servantes à bon marché seront bien obligées d'accepter notre prix.

LES BONNES.

Oui, oui, oui! Bravo!

FIRMINIE.

Ainsi c'est convenu! Jurez alors que vous ne vous placerez pas à moins.

TOUTES LES BONNES.

Nous le jurons!

FIRMINIE.

C'est bien! Et si une de nous manquait à son serment, nous lui ferions perdre sa place et empêcherions quelle en trouve une autre.

TOUTES LES BONNES.

Bravo! Bravo! nous le jurons!

SCÈNE II

LES MÊMES, M^{lle} LAFLEURETTE.

MADEMOISELLE LAFLEURETTE.

Eh bien! quel est ce bruit? Veuillez entrer dans

votre salle et attendre qu'on vous appelle. Surtout ne parlez pas tout haut comme tout à l'heure, car la patronne, Madame Bonnenville n'aime pas qu'on fasse du tapage dans la maison.

(Les bonnes sortent par la porte de gauche.)

SCÈNE III

M^{lle} LAFLEURETTE, M^{me} BONNENVILLE.

MADemoisELLE LAFLEURETTE.

Ce troupeau-là n'est pas facile à mener. Heureusement qu'il se renouvelle chaque jour. Ah ! Voici Madame Bonnenville.

MADAME BONNENVILLE.

Bonjour M^{lle} Lafleurette. Avons-nous du monde aujourd'hui ?

MADemoisELLE LAFLEURETTE.

Mais pas mal ; oui pas mal, la salle à côté est pleine.

MADAME BONNENVILLE.

Et des lettres ?

MADemoisELLE LAFLEURETTE.

Pas mal aussi. Voici le courrier.

(Elle lui donne des lettres.)

MADAME BONNENVILLE.

Voyons : *(Elle décachète les lettres et lit)* « Madame, je voudrais dans les prix de 25 à 30 francs une bonne à tout faire qui sache faire une bonne cuisine bourgeoise, faire la lessive, repasser, coudre, frotter, soigner une basse-cour ; j'ai aussi deux chiens et un perroquet. Je passerai chez vous dans la journée. » Tout ça pour 25 francs ! Je plains la malheureuse !

Voyons cette autre *(lisant)* : « Madame, pouvez-

vous me procurer une fille de campagne robuste, pour soigner un cheval, je viens de renvoyer mon palefrenier qui ne faisait plus mon affaire. La fille, en même temps, ferait la lessive, repasserait, cirerait les appartements, ferait les lits, laverait la vaisselle et servirait à table. Comme elle n'aurait pas de cuisine à faire, — c'est moi qui m'en occupe, — je lui donnerai 15 francs par mois le premier mois et si j'en étais contente j'ajouterais 5 francs pour les autres mois : Je passerai chez vous. » Eh bien, celle là reviendra plus d'une fois ici avant d'en trouver une, dans ces conditions.

Voyons maintenant cette autre lettre : « Madame, la bonne que vous m'avez envoyée ne peut pas me convenir, dès que j'ai le dos tourné elle vient dans mon salon et joue du piano, c'est à n'y pas tenir, je vous avais demandé une cuisinière et vous m'avez envoyé une élève du conservatoire. Je vous serais obligée de me choisir une autre fille qui ait plus de goût pour les sauces que pour la musique. » On pourra trouver cela facilement ! Quelle heure est-il, M^{lle} Lafleurette ?

MADemoiselle LAFLEURETTE.

Deux heures viennent de sonner, nos clientes vont arriver, (*on sonne*) justement en voici une.

MADAME BONNEVILLE, *s'asseyant à son bureau.*

Allez la recevoir.

(*M^{lle} Lafleurette va ouvrir la porte du fond.*)

SCÈNE IV

LES MÊMES, M^{me} LAMERTUME.

MADemoiselle LAFLEURETTE, *annonçant.*

Madame Lamertume.

MADAME BONNENVILLE.

Bonjour Madame.

MADAME LAMERTUME.

Bonjour ! Vous avez reçu ma lettre ?

MADAME BONNENVILLE.

Oui Madame, vous demandiez, je crois...

MADAME LAMERTUME.

Une bonne à tout faire, dans les prix de 25 à 30 francs.

MADAME BONNENVILLE.

Oui, oui, mais c'est bien peu.

MADAME LAMERTUME.

Comment ! c'est peu ! Mais je n'ai jamais payé plus et j'ai toujours été bien servie.

MADAME BONNENVILLE.

Je n'en doute pas, mais les bonnes ne veulent plus se placer à ce prix-là.

MADAME LAMERTUME.

J'irais encore jusqu'à 35, mais pas plus.

MADAME BONNENVILLE.

Je ne sais pas si vous vous arrangerez, je vais toujours vous faire venir une fille, dont je vous garantis l'honnêteté.

MADAME LAMERTUME.

C'est déjà quelque chose.

MADAME BONNENVILLE.

Mademoiselle Lafleurette, faites venir Françoise.

MADAMOISELLE LAFLEURETTE.

Bien Madame. — (*Elle entre à gauche*).

SCÈNE V

MADAME BONNENVILLE, MADAME
LAMERTUME.

MADAME LAMERTUME.

Qu'on a de peine à se faire servir aujourd'hui.

MADAME BONNENVILLE.

Et cependant ce ne sont pas les servantes qui manquent; il m'en vient tellement que je ne sais où les mettre.

MADAME LAMERTUME.

A quoi cela tient-il?

MADAME BONNENVILLE.

Les filles ne veulent plus rester à la campagne.... En venant à Paris elles espèrent gagner davantage, elles ont des prétentions, mais qui n'en a pas?

MADAME LAMERTUME.

Il faudra bientôt nous servir nous-mêmes.

MADAME BONNENVILLE.

Tenez! Voici Françoise, tâchez de vous arranger, je vous la recommande.

SCÈNE VI

LES MÊMES, M^{lle} LAFLEURETTE, FRANÇOISE.

Mademoiselle Lafleurette conduit Françoise à Madame Lamertume qui s'assied sur un fauteuil à droite, Françoise reste debout.

MADAME LAMERTUME.

Eh bien! ma fille, tâchons de nous arranger.

FRANÇOISE

Je ne demande pas mieux Madame, voici mes certificats.

MADAME LAMERTUME.

C'est bien! je vais les parcourir, quel âge avez-vous?

FRANÇOISE.

Vingt-deux ans, Madame.

MADAME LAMERTUME.

Vous êtes forte? Jamais malade.

FRANÇOISE.

Jamais, Madame.

MADAME LAMERTUME.

Asseyez-vous près de moi, je vais vous dire la besogne que vous aurez à faire.

D'abord, je vous dirai que je n'ai pas d'enfant; je vis seule avec mon mari, nous n'avons avec nous que ma mère et ma sœur; alors... (*elle continue à parler bas à Françoise.*) *Coup de sonnette.*

MADAME BONNEVILLE.

Mademoiselle Lafleurette, on a sonné. (*Mademoiselle Lafleurette va ouvrir la porte du fond.*)

MADemoiselle LAFLEURETTE, (*annonçant*).

Madame Merluchet!

SCÈNE VII

LES MÊMES, M^{me} MERLUCHET.

MADAME MERLUCHET.

Bonjour Madame Bonnenville, bonjour Mademoiselle Lafleurette, bonjour tout le monde. Eh ben, me v'là,

c'est encore moi ! J'peux pas les garder ces satanées bonnes.

MADAME BONNEVILLE.

Vous êtes peut-être trop exigeante.

MADAME MERLUCHET.

Exigeante ! moi ! Ah ! ben merci ! C'est elles plutôt qui le sont. Au bout du premier mois, c'est réglé, elles me donnent leurs huit jours.

MADAME BONNEVILLE.

Pourquoi cela ? Elles donnent une raison.

MADAME MERLUCHET.

Ne m'en parlez pas ! chacune a la sienne : C'est leur mère qui est malade, c'est leur sœur qui se marie. c'est ceci, c'est cela, en résumé, elles me laissent là. Et il ne faut pas me dire qu'on est mal chez moi, je suis la mère des bonnes. Je vas vous en donner une idée : Le matin la fille se lève à cinq heures, moi à huit, c'est ben juste, n'est-ce pas, y a tant à faire : balayer la salle à manger, le salon, etc., faire un tas de choses ; dame ! une maison c'est une maison, faut l'entretenir et la fille est là pour ça. Bon ! à huit heures le petit déjeuner ; une tasse de lait et un petit pain. La fille déjeune comme moi et avec moi, dans la cuisine. Dans la matinée elle fait les chambres et le reste. A midi, grand déjeuner, un œuf sur le plat, des noix pour dessert. Elle mange comme moi, mais pas avec moi ; dans la cuisine. Le soir à diner, c'est une saucisse ou du boudin et des pommes de terre, ça ne varie jamais. Une nourriture simple et pas trop abondante, c'est la santé. Je donne un litre de vin par semaine, je n'aime pas qu'on boive trop, ça se comprend. Eh ben ! voilà-t-il pas une vie agréable ! avec ça une sortie de trois heures, tous les deux mois, un dimanche, dans la journée ! Je me demande ce qu'il faut de plus à une jeunesse qui a besoin de gagner sa vie.

MADAME BONNEVILLE.

Et les gages?

MADAME MERLUCHET.

Oh! Je n'y regarde pas! Je donne vingt francs, c'est beaucoup! mais je retiens la casse; c'est bien naturel.

MADAME BONNEVILLE.

Allons, je vois ce qu'il vous faut, M^{lle} Lafleurette, allez chercher Marie la bretonne, elle fera l'affaire de Madame.

(*M^{lle} Lafleurette va à la porte de gauche et fait signe à Marie de venir.*)

SCÈNE VIII

LES MÊMES, MARIE.

MADAMOISELLE LAFLEURETTE *présentant Marie à M^{me} Merluchet.*

Tenez, Madame, voici une bonne fille, elle n'a point encore servi à Paris, mais elle fera bien votre affaire, n'est-ce pas, Marie?

MARIE.

J'espérons! j'espérons!

MADAME MERLUCHET, *s'asseyant de l'autre côté du théâtre.*

Allons, ma petite, venez près de moi et causons un peu : que savez-vous faire?

MARIE.

Ah! j'sais ben faire tout!

MADAME MERLUCHET.

Le ménage, c'est possible, et encore faudrait voir. Mais la cuisine?

MARIE.

Oh! j'sais bien faire à manger, allez!

MADAME MERLUCHET.

Oui, à manger pour vous, mais pour les autres? Enfin, je vais vous interroger. Savez-vous... — (*L'entretien continue tout bas.*) (*Coup de sonnette.*)

SCÈNE IX

LES MÊMES, M^{me} DUFRISON.

(*M^{lle} Lafleurette va ouvrir.*)

MADAME DUFRISON, *entrant.*

Salut la Compagnie! Madame Bonnenville, je suis votre servante.

MADAME BONNENVILLE.

C'est-à-dire que vous venez en chercher une.

MADAME DUFRISON.

Comme vous dites. Vous avez reçu ma lettre! Il me faut une fille qui travaille comme un cheval et qui puisse en soigner un.

MADAME BONNENVILLE.

Ah! oui. Je me rappelle votre lettre. M^{lle} Lafleurette, voyez-vous qui pourrait convenir à Madame?

MADemoiselle LAFLEURETTE.

Dans ces conditions-là, je ne vois pas! Cependant, on pourrait proposer Catherine.

MADAME BONNENVILLE.

Oui, Catherine, peut-être, si elle n'est pas trop exigeante. Faites venir Catherine. (*M^{lle} Lafleurette va chercher Catherine à la porte de gauche.*)

Écoutez, Madame Dufriçon, si vous vous arrangez pour les gages, c'est une très bonne acquisition. Je vous la garantis.

MADAME DUFRISON.

Nous allons bien voir.

SCÈNE X

LES MÊMES, CATHERINE.

MADemoiselle LAFLEURETTE à *M^{me} Dufriçon*.

Voici Catherine, Madame.

MADAME DUFRISON, *au milieu de la scène*.

Approchez, ma fille. Vous connaissez le service?

CATHERINE.

Oui, Madame, voilà six ans que je suis à Paris.

MADAME DUFRISON.

Vous placeriez-vous dans la banlieue?

CATHERINE.

Tout de même, mais ça dépend des conditions.

MADAME DUFRISON.

Eh bien, il faudrait venir à Saint-Cloud.

CATHERINE.

Tout de même.

MADAME DUFRISON.

Savez-vous soigner un cheval?

CATHERINE.

Un cheval? Mais je ne suis pas garçon d'écurie!

MADAME DUFRISON.

Non! mais à la campagne, il faut qu'une servante fasse un peu de tout. Nous avons des poules des pi-

geons, des canards, des lapins, deux chiens et un cheval; il faut que tout cela mange et soit soigné. Nous avons aussi un potager, mais je m'en occupe; vous vous en occuperez avec moi, car je mets aussi la main à la pâte quelquefois.

CATHERINE.

Il y a de la besogne.

MADAME DUFRISON.

Pas précisément, mais enfin, on ne reste pas à rien faire. Du reste, c'est moi qui fais la cuisine, vous n'aurez qu'à laver la vaisselle.

CATHERINE.

Et pour tout cela, quels gages donnez-vous ?

MADAME DUFRISON.

Jusqu'à ce jour, j'ai donné quinze francs par mois, mais puisque Madame Bonnenville vous recommande, je vous donnerai vingt francs.

CATHERINE, *bondissant*.

Vingt francs ! Nous sommes loin de compte.

MADAME DUFRISON.

Mais qu'espérez-vous donc gagner ?

CATHERINE.

Je ne me placerai pas à moins de soixante francs par mois.

MADAME DUFRISON, *bondissant*.

Soixante francs ! Vous êtes folle !

CATHERINE.

C'est à prendre ou à laisser !

MADAME LAMERTUME, *à droite à Françoise*.

Voilà, mon enfant, tout ce que vous aurez à faire.

FRANÇOISE

Et quels sont les gages que donne Madame ?

MADAME LAMERTUME.

Je donne vingt-cinq francs par mois.

FRANÇOISE, *indignée.*

Vingt-cinq francs ! Je n'ai jamais gagné moins de soixante ?

MADAME LAMERTUME, *se levant.*

Soixante francs ! C'est une dérision !

FRANÇOISE.

Oh ! vous n'en trouverez pas à moins !

MADAME MERLUCHET, *à gauche à Marie.*

Ainsi voilà qui est bien convenu. Vous pouvez venir dès ce soir.

MARIE.

Mais les gages, vous n'avez pas parlé des gages.

MADAME MERLUCHET.

C'est juste, j'oubliais ! Eh bien mon enfant, quoique vous n'ayiez pas encore servi à Paris, je vous donnerai comme je donnais à mes autres servantes, vingt francs.

MARIE.

Ah ! mais non ! da !

MADAME MERLUCHET.

Comment ! Vous n'acceptez pas ! Que voulez-vous donc gagner ?

MARIE.

Pas moins de soixante francs, comme les autres.

MADAME MERLUCHET, *criant indignée.*

Soixante francs ! c'est insensé ! (*S'adressant à Madame Lamertume.*) Est-ce qu'on vous demande aussi soixante francs ?

MADAME LAMERTUME.

Oui, Madame, c'est exorbitant.

MADAME DUFRISON.

Et à moi aussi ! Elles se sont donné le mot.
(*Les trois bourgeoises font bande à part. — Les servantes se retirent du côté de la porte de gauche.*)

MADAME MERLUCHE.

Ça ne devrait pas être permis.

MADAME LAMERTUME.

Nous allons être obligées de nous servir nous-mêmes.

MADAME DUFRISON.

Qu'en dites-vous, Madame Bonnenville ?

MADAME BONNENVILLE.

Attendez ! Je vais leur parler. (*à M^{lle} Lafleurette*)
Faites venir toutes ces filles.

SCÈNE XI

LES MÊMES, FIRMINIE, TOUTES LES BONNES.

MADAME BONNENVILLE.

Qu'est-ce que cela signifie, Mesdames, voilà que vous exigez des gages de soixante francs par mois.

TOUTES LES BONNES.

Oui ! oui ! nous voulons gagner soixante francs.

MADAME BONNENVILLE.

Ne parlez pas toutes à la fois.

TOUTES.

Firminie ! Firminie, parle, Firminie.

FIRMINIE.

Madame, voici ce que c'est. Depuis trop longtemps déjà, nos gages sont dérisoires. Pour une somme

modique nous sommes à la merci de nos patrons, souvent humiliées, mal nourries et méprisées. Nous estimons donc que le travail fait dans ces conditions doit être rétribué et nous avons formé une ligue pour ne pas nous placer à moins de soixante francs par mois.

MADAME LAMERTUME.

C'est indigne ! Nous n'acceptons pas.

MESDAMES MERLUCHET ET DUFRISON.

Non ! non ! nous n'acceptons pas !

FIRMINIE.

Alors, nous nous mettrons en grève !

TOUTES LES BONNES.

Oui ! oui ! la grève ! Nous nous mettrons en grève.

MADAME BONNEVILLE.

Un instant ! Voulez-vous me permettre de parler, car cela me regarde aussi. Vous voulez l'augmentation de vos gages, mais sur quoi vous basez-vous pour les fixer au chiffre de soixante francs.

FIRMINIE.

Sur quoi ! Mais sur les salaires qu'on devrait payer aux femmes de ménage, frotteurs, blanchisseurs, ouvrières, et si l'on n'avait pas de domestique, cela dépasserait joliment 60 francs.

MADAME DUFRISON.

Mais ma petite. Toutes les maisons n'ont pas le même service. Chez certains maîtres vous ne seriez pas assez payées, chez d'autres, beaucoup trop.

FIRMINIE.

Jamais trop !

TOUTES LES BONNES.

Jamais trop !

MADAME BONNEVILLE.

Ce que vient de dire M^{me} Dufriçon me paraît assez juste. Vous savez, patronnes et servantes si j'ai toujours pris vos intérêts, voulez-vous que je vous fasse une proposition qui satisfera à la fois les unes et les autres !

TOUTES.

Oui ! oui, parlez !

MADAME BONNEVILLE.

Eh bien je propose d'établir une échelle de salaires, au lieu d'une unité qui serait injuste. Ainsi les servantes placées chez une personne seule seraient payées 30 francs au minimum, dans un ménage, 35 à 40 francs, dans une famille avec enfants de 40 à 50, et s'il y a beaucoup de réceptions de 50 à 60.

FIRMINIE.

Ce système a du bon, mais il faudrait fixer d'avance le travail que nous aurions à faire.

MADAME LAMERTUME.

Tout cela c'est impossible ! Le jour où j'aurais quelqu'un à dîner il faudrait augmenter ma servante, allons donc !

MADAME BONNEVILLE.

Il faut pourtant conclure. Si vous maintenez vos gages à 60 francs je ne pourrai placer aucune de vous et vous resterez sans place.

LES BONNES.

Ah ! mais non !

FIRMINIE.

Alors il faut en revenir à l'ancien système, l'offre et la demande !

MADAME BONNEVILLE.

Je ne vois que ça. Mais il n'est pas si mauvais ; si

vous n'êtes pas trop exigeantes je vous placerais facilement.

LES BONNES.

Oui ! oui ! placez-nous !

FIRMINIE, *à part.*

Elles désertent, j'aurais dû m'en douter.

MADAME BONNEVILLE, *aux bourgeoises.*

Eh bien donc Mesdames, voici une jolie collection, faites votre choix et soyez un peu plus généreuses quand les serviteurs sont bien payés ils sont plus dévoués.

TOUTES.

Vive M^{me} Bonnaville !

AIR : *Des Cloches de Corneville, 9bis*, de la partition.

MADAME BONNEVILLE.

Regardez-moi tout's ces bonn's là
Les frais minois que voilà !
Ça ne demand' qu'à travailler
Mais aussi faut les payer.

REPRISE AVEC LES BONNES.

LES BONNES.

Qu'on nous regarde et l'on dira
Les frais minois que voilà
Nous n'demandons qu'à travailler
Mais aussi faut nous payer !

COUPLET.

MADAME BONNEVILLE.

Voulez-vous un' cuisinière
Ou bien un' bonne à tout faire
Faites votr' choix
Faites votr' choix
Et vous ne f'rez pas de largesses
Si vous donnez à ces jeunesses
Trente ou trent' cinq francs par mois.

REPRISE EN CHŒUR.

(RIDEAU).

THÉÂTRE DES MARIONNETTES

Par LEMERCIER DE NEUVILLE

Nous avons publié, il y a plusieurs années, un *Nouveau Théâtre de Guignol*, en deux volumes, par Lemercier de Neuville, dont les *Pupazzi* furent célèbres. Les *Pupazzi* étaient des guignols dont les figures représentaient les célébrités artistiques, littéraires et politiques du jour et qui jouaient des pièces satiriques pleines d'esprit et de goût. Une moitié de ces œuvrettes a été éditée dans différents volumes, aujourd'hui à peu près introuvables.

Pour répondre à notre désir, Lemercier de Neuville a consenti à écrire pour l'enfance et nous a donné d'abord les deux volumes du *Nouveau Théâtre de Guignol*, publiés, il y a deux ans et aujourd'hui : Un *Théâtre de Marionnettes*, c'est à dire des pièces qui peuvent être jouées sur ces petits théâtres, en vente dans le commerce et dont les personnages sont tenus par un fil de fer fixé au sommet de leur tête. Ce genre de pantins n'avait point jusqu'alors de répertoire. Nous estimons que cette lacune n'existe plus et que notre jeune public saura apprécier ces petites pièces remplies de gaieté et d'esprit.

2 volumes in-18 jésus, à 2 francs.

(20 centimes en sus pour le port.)

1^{er} VOLUME

NOTICE.	H.	F.
Retour (le) de Géronte, comédie en un acte et en prose.	5	»
Ecole (l') des valets. — — —	4	»
Trombolini, mélodrame, — — —	4	1
Instruction (l') de Pierrot, comédie avec chant, en un acte et en prose.....	3	1
Valet (le) doré, comédie en un acte et en prose.....	4	1

2^e VOLUME

Princesse (la) enchantée, pièce féerique avec chant, en un acte et en prose.....	3	1
Bâton (le) de Polichinelle, pièce fantastique avec chant, en un acte et en prose.....	2	1
Renseignements (les), comédie en un acte et en prose.	5	1
Roi (le) Polichinelle, pièce en un acte et en prose.....	6	»
Valet (le) de deux Maîtres, com. en un acte et en prose.	5	1

Chaque pièce séparée 0.50

NOTA. — Sauf *La Princesse enchantée*, toutes ces pièces peuvent être jouées par de jeunes acteurs.

DERNIÈRES NOUVEAUTÉS

MONOLOGUES A 50 CENTIMES CHAQUE

Pour Petits Garçons :

- L'Ami Fernand** (en vers)..... TONY CRÉTIEN.
La Marchande de sable (en vers). ED. TEYSSONNEAU.
Une Trouvaille (en prose)..... P. CROISSET.

Pour Petites Filles :

- La Poupée** (en vers)..... P. HASLET.
L'Age ingrat (en vers)..... TONY CRÉTIEN.
Noël du Petit Poucet (en prose). LEMERCIER DE NEUVILLE.

Pour Jeunes Gens :

- Ce n'est pas drôle** (en prose)... A. VOISIN.
Salon de Coiffure (en prose)... A. VOISIN.
Pitié pour ma binette (en prose). J. ARNAUD.
**Jérôme Bloquet à la recherche
d'une position sociale** (en
prose)..... H. DEMANET.
Enfermé (en prose)..... H. DEMANET.
Noël du Soldat (en prose)..... LEMERCIER DE NEUVILLE.
Bal de Noces.. (en prose)..... LEMERCIER DE NEUVILLE.

NOTA. — Pour recevoir *franco*, ajouter au montant de la commande
45 cent. en sus par franc.

Paris. LE BAILLY, Éditeur — O. BORNE MANN, Succ^e
45, rue de Tournai.

PLEASE DO NOT REMOVE
CARDS OR SLIPS FROM THIS POCKET

UNIVERSITY OF TORONTO LIBRARY

PQ
2337
L35B8

Lemercier de Neuville, Louis
Les bureaux de placement

